

"Le Piano du Pauvre" l'a rendu célèbre,
 "Paris Canaille" a fait sa fortune,
 "La Nuit" va le consacrer devant le Tout-Paris

À VERRIÈRES VOUS L'APPELONS LE DIVIN LÉO

Par
 LOUISE DE VILMOREN

Je ne me rappelle pas en quel an c'est en juillet ou un mois d'août de l'an passé que j'entendis Léo Ferré pour la première fois. Ce qu'il y a de certain, c'est que je me trouvais un soir, à Paris, dans un bar qui s'appelle le « Romain », j'étais là avec des amis. Nous étions de l'Olympia où Darius chantait alors; j'étais venue de Verrières tout express pour l'anniversaire et, à force de l'avoir applaudi et d'avoir savouré nos larmes, nous avions moi et nous avions fait. C'est au « Romain » que j'étais venue ensuite. Ce bar, comme bien d'autres — Dieu merci! — me fit la découverte de ses clients ou de ces admirables graphiques électriques, qui remplacent aujourd'hui les non moins admirables pianos mécaniques d'autrefois. Ce que j'aime dans ces instruments-là, c'est leur douceur et leur sincérité. Pour quelques sons qu'on leur donne, ils vous donnent ce qu'on leur demande. C'est idéal et je me dis souvent : « Si seulement il suffisait de mettre quelques sons dans la bouche des gens pour qu'ils nous disent, sans mentir, ce que nous désirons entendre, le doute cesserait d'opprimer notre esprit. »

Nous étions donc au « Romain ».
 — On ne paie un disque?
 — On s'en paie un.
 — Qu'est-ce que vous voulez?
 — Moi, répond quelqu'un, je veux Léo Ferré.
 On se lève, on se penche sur la liste des disques, on lit, on cherche : « Léo Ferré... Léo Ferré... Ah! oui, ça y est; voilà Paris-Canaille. »

Le don essentiel du poète n'est pas de nous égarer, mais de nous transporter, hors de notre réalité, dans une vie que nous vivons avec d'autant plus de passion et de liberté que nous y rêvons davantage.

En écoutant Léo Ferré, je devrais Théophile de toutes sortes d'écarts, jamais givés; je perds une importance plus humaine et plus réelle, et il se trouve des moments où j'ai l'impression que j'étais revenue. Je n'étais revenue, à Verrières, dans le village où on va le rue comme au bal... Ce regard, c'était mon regard et cette rue et ce baladeur étaient les éléments d'une vie secrète et d'un dépassement instantané où je trouvais une raison d'être. J'ai compris que j'étais inconsciemment celle qui n'avait pas peur de la mort et que je n'étais que le reflet sentimentale d'une vision, d'un mouvement, d'un esprit poétique auquel je pouvais aller, sans hésiter, à l'avant de la vie. Les arrivées, gardées de ma conscience ne me débarrassaient plus

des illusions; au contraire, au contraire, je me trouvais à l'évidence de ce que je suis devenue, soudain, la musique s'arrêtait. Tout le monde descend! Le train du rêve ne va pas plus loin et, du quai, l'on voit en lettres lumineuses rouges, le mot : « Sortie » souligné d'une flèche qui ne vous laisse pas le choix.

Certes, j'étais triste, mais en ce court espace de temps, je m'étais attachée à une amitié imaginaire que devaient partager tous les membres de ma famille. Dès le lendemain, nous achetâmes les disques et la musique de Léo Ferré, et le soir

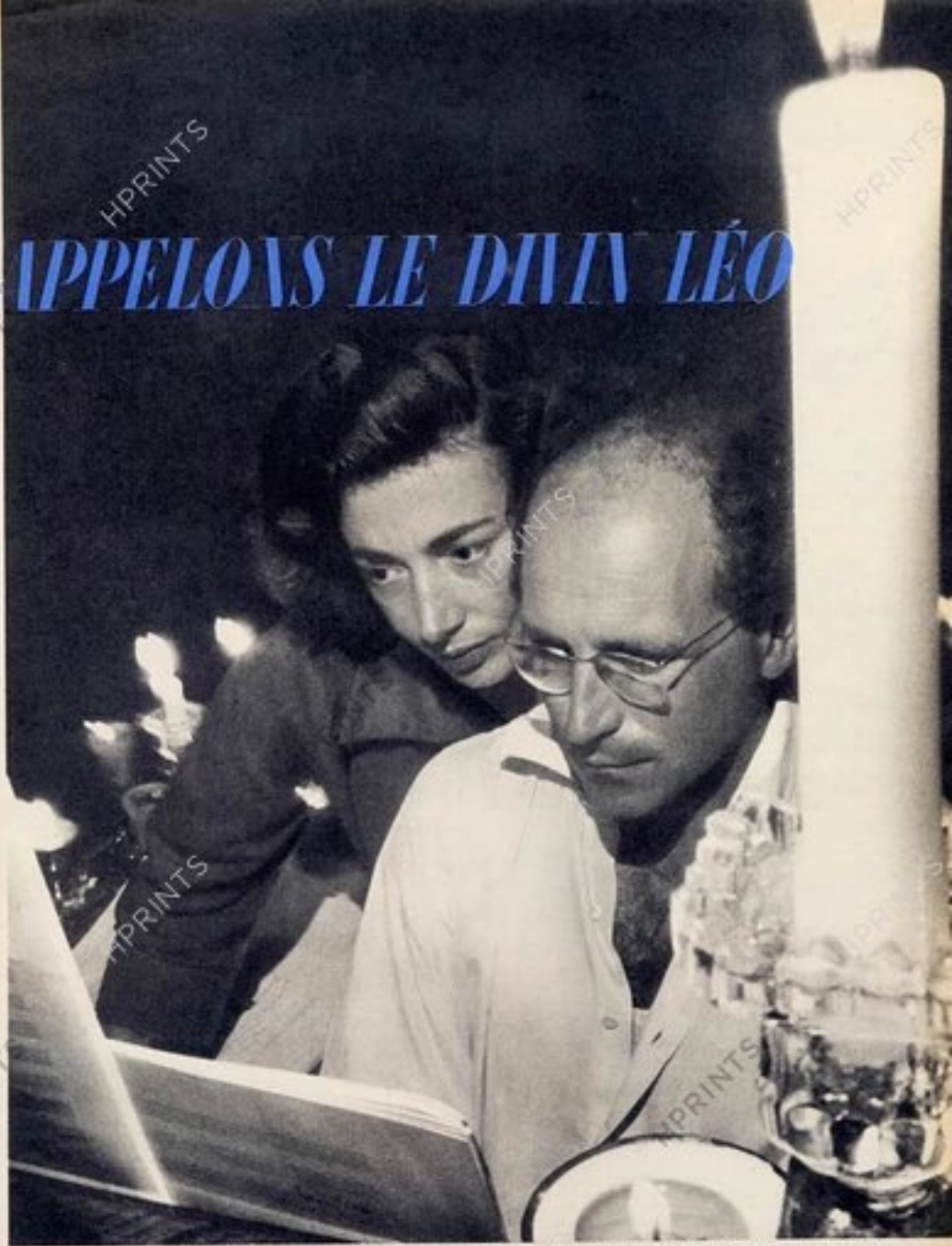
s'élevait de tous les graphiques de la maison. Pour nous, Léo Ferré c'est le « divin Léo ».

À la fin de l'année dernière, la Radio-Télévision Française m'écrivit à être le personnage central de l'émission La joie de vivre. J'acceptai sans savoir à quel je m'engageais et ce fut une véritable surprise que d'apprendre que la série de la Gaîté-Lyrique. On m'avait demandé quels étaient les artistes qui avaient contribué à ma « joie de vivre » et l'on m'avait laissé entendre qu'ils se rendraient à mon appel. Yvette Chauviré, Juliette Gréco, Georges Van Parys, un orchestre hongrois, et puis Dany Dauberson, Henry Legay, Louise Bruchet, Marie-Thérèse Fournier, et puis... et puis Léo Ferré! Je me disais : « Ils sont tous très occupés, tous célèbres; peut-être qu'ils ne viendront pas... » Et dans cette incertitude qui m'était très pénible ne résidait qu'une certitude : c'était que Léo Ferré ne se dérangait pas pour moi. D'où ne venait cette idée? Pourquoi étais-je réagie à être exactement le genre de personne que son caractère le pousserait à dédaigner? J'ai la timidité permanente et ce travers me trompe, car Léo Ferré vit et chante La Gaîté, une de nos chansons préférées.

Il portait un costume à petits carreaux noirs et blancs, une chemise de linage rouge, des chaussures rouges, des souliers noirs, et un moniteur rouge dépassant de la poche de son veston. Cela formait un ensemble mémorable. Rien n'était plus difficile que de faire avec des mots et des sentiments un portrait qui se concrétise, un portrait qui pousse, comme j'en ai et se concrétise une sauce marseillaise lorsque venait l'allage de Thulé et des amis. Un portrait réussi doit être saisissant, c'est-à-dire qu'il doit se détacher de la page, de la toile ou de la pierre pour aller se saisir des gens à qui on le destine. C'est pourquoi j'étais incapable de réaliser un tel prodige, je dirais seulement que Léo Ferré n'est pas de ces artistes qui le sont sans en avoir l'air. Non, il a l'air d'un musicien et d'un poète. Son visage de rêveur, son visage beau et très bon montre autant d'ironie que de douceur et un je ne sais quel indéfinissable dans son expression, nous montre aussi que la vie lui a donné des raisons de se mêler d'un monde qui, longtemps, lui fut contraire.

Léo Ferré est né à la veille de la Saint-Louis, le 24 août 1926, à Morsac, d'un père nigéri et d'une mère marseillaise. Il avait donc trente-neuf

(Suite page 118.)



LÉO A COMME MADELINE AU BAR RAC, DEPUIS MOINS DE 10 ANS, IL NE SE SONT PAS QUITTÉS UN SEUL JOUR. IL ACCEPTE QU'ELLE COUPE SES CHAMBRAS; IL LES FAIT TROP LINGÈRES.